

ANTONIO
ALTARRIBA

KIM

L'ÉPOPÉE ESPAGNOLE

L'ART
DE VOLER

L'AILE
BRISÉE

DENOËL
GRAPHIC



L'ÉPOPÉE ESPAGNOLE

L'ART DE VOLER
L'AILE BRISÉE



Denoël Graphic est dirigé par Jean-Luc Fromental
www.denoel.fr

L'Épopée espagnole

© Éditions Denoël, 2021

33, rue Saint-André-des-Arts, 75006 Paris

ISBN : 978-2-207-16283-5

B27006

N° d'édition : 377669

Dépôt légal : mars 2021

Achevé d'imprimer en février 2021

Par Edelvives (Espagne)

Cette édition reprend :

L'Art de voler

© Éditions Denoël, 2011 & 2017

L'Aile brisée

© Éditions Denoël, 2016

Conception graphique, couverture : Nicolò Giacomini

Première édition

ANTONIO ALTARRIBA / KIM

L'ÉPOPÉE ESPAGNOLE

L'ART DE VOLER
L'AILE BRISÉE

Traduit de l'espagnol par Alexandra Carrasco
Préface de Viviane Alary

**DENOËL
GRAPHIC**

ESPAGNOLS DE L'OMBRE

En 2004, Antonio Altarriba Ordoñez (qui signe Antonio Altarriba) décide d'écrire un scénario de bande dessinée sur ce qu'a été la vie de son père, né en 1910 dans un village aragonais espagnol, dans des conditions très rudes et dont la destinée a été fortement marquée par l'histoire du XX^e siècle espagnol. Il se tourne vers Joaquín Aubert i Puig-Arnau (dessinateur qui signe Kim) pour concrétiser son projet. *El Arte de volar*, publié en 2009 chez l'éditeur espagnol De Ponent, sera le premier fruit de leur collaboration. *L'Art de voler* paraîtra chez Denoël Graphic en 2011.

Ce roman graphique émeut et étreint dès les premières planches, qui mettent en images la scène du suicide du père. Il raconte ensuite, d'une façon singulière, les tentatives infructueuses d'un homme assoiffé d'émancipation et de liberté dont les rêves et idéaux se fracassent contre les murs de la violence politique du XX^e siècle espagnol. Le récit est porté par un « je » qui fusionne les voix du fils et du père : « Ainsi, je conterai la vie de mon père à travers ses yeux, mais de mon point de vue », voix qui nous plonge dans l'intériorité et l'intimité du père, nous permet d'accéder à ses douleurs et blessures, à sa vie amoureuse et sexuelle, à ses cauchemars et à ses fantasmes. Cette voix fusionnée porte aussi le regard, les questionnements et les affects du fils à l'endroit du

père. La lecture, bien que fluide, est lente, car le récit est dense du point de vue littéraire.

Malgré le très grand succès de cette bande dessinée, rééditée et traduite en plus de dix langues, le récit finit par devenir problématique aux yeux de son auteur et de certains lecteurs, tant le personnage de la mère y apparaissait secondaire, traité du seul point de vue du père, dans un portrait peu flatteur et monolithique.

Sept ans plus tard, Altarriba et Kim terminent le second tome, *L'Aile brisée*, entièrement consacré à l'histoire de la mère d'Antonio Altarriba Ordoñez, Petra. Mais ce récit ne se donne plus comme étant raconté. La voix narrative disparaît, la vie de Petra défile sous nos yeux à travers le tissage de cases et planches, l'enchaînement séquentiel et chapitral. Le portrait qui se dessine au fil des pages est tout en nuances, contrasté. Petra devient un personnage complexe, attachant. Son combat quotidien et domestique pour sortir de sa condition, dans une Espagne rétrograde à laquelle elle adhère pourtant, tout en gardant ses distances avec la corruption ambiante, nous tient en haleine. Le fils n'est plus une voix récitante mais un personnage entier, qui ne jouit plus de l'omniscience de *L'Art de voler* et grandit au fil des pages, expose les différents âges de sa vie – de l'enfant escortant sa mère à la messe à l'étudiant

progressiste et barbu –, témoin privilégié de la vie de Petra, attestant l'authenticité des faits rapportés.

Cette double façon de raconter par le moyen de la bande dessinée induit deux rythmes de lecture. C'est un peu comme si *L'Art de voler* avait défini un mode d'emploi dont *L'Aile brisée* pouvait se dispenser, s'en trouvant de la sorte comme allégée. Ainsi, le récit porté par le fils devenu son père, dense, gravide, dirais-je, enfante *L'Aile brisée*, remédiant par là à une injustice narrative et symbolique. La genèse qui a donné vie à ce diptyque défie donc les lois de la biologie.

UNE ŒUVRE EN MIROIR

Au bout du compte, les auteurs nous livrent une œuvre en miroir affichée dès le seuil de chaque récit. Les deux tomes sont en effet organisés de la même manière : ils commencent tous les deux par une mort annoncée mise en images – le suicide du père en 2001, le décès de la mère en 1998, dans son lit d'hôpital, son bras valide maculé des traces de perfusions à répétition –, pour ensuite respecter une chronologie déclinée en quatre chapitres, qui va de la naissance à la vieillesse. Et chacun des tomes se clôt sur un retour au moment de la mort.

La division en chapitres de *L'Art de voler* obéit à deux tempos totalement irréconciliables dans la réalité mais unifiés par la symbolique qui leur est commune. Antonio Altarriba père a choisi de se jeter du haut du quatrième étage de la maison de retraite dans laquelle il séjourne. La chute d'un étage à l'autre, très rapide, est le prétexte au défilement des quatre temps de sa biographie, très longs (quatre-vingt-onze ans) :

l'enfance dans un environnement rustre (1), suivie de l'odyssée anarchiste, la période la plus heureuse et exaltante de sa vie, suivie d'un retour en Espagne (2), début d'un long exil intérieur (3 et 4).

La division en chapitres de *L'Aile brisée* est scandée, quant à elle, par les hommes qui ont marqué la vie de Petra : elle est enfant au service de Damián, père violent et fantasque mais lettré (1) ; jeune gouvernante au service de la famille du général Juan Bautista Sánchez González, période de plénitude professionnelle (2) ; mère et épouse au service d'Antonio fils et père, période où elle se réalise comme mère (3) ; et vieille femme qui se laisse courtiser par Emilio qui, une fois n'est pas coutume, prend soin d'elle, sursaut de tendre bonheur qu'elle s'autorise, se distanciant ainsi d'une religiosité dont elle perçoit enfin les hypocrisies (4).

Au mitan de leur vie, de 1950 à 1998, les destins d'Antonio et de Petra s'unissent, et les deux récits se font écho. Ainsi, les ellipses du premier tome se trouvent comblées dans le second. Dont l'essentielle : la mère, qui passe de personnage secondaire à personnage principal. Certaines cases sont reprises du tome 1 et fonctionnent comme des signaux qui rappellent au lecteur le lien entre les deux récits. Un jeu de correspondances et de renversement de point de vue – signifié par un cadrage différent ou des expressions faciales divergentes – sollicite la mémoire visuelle du lecteur et sa lecture participative, qui va lui faire comparer la première rencontre, la première nuit d'amour, les premiers pas d'Antonio fils, selon le point de vue du père ou de la mère.

Comme tout diptyque, les deux récits présentent une unité : unité de ton, thématique et formelle. La patte graphique du dessinateur et la présence textuelle ou graphique du fils, double de papier du scénariste, sont nos fils conducteurs. La voix du fils est dans une empathie fusionnelle avec son père, avec qui il partage une solidarité de sang, qui prend le relais de la solidarité anarchiste. Le père transmet des valeurs à son fils qui feront de lui, au grand dam de sa mère, un esprit dégagé de toute emprise religieuse et un francophile accompli. Dans *L'Aile brisée*, le fils est « aux côtés de » sa mère, qui rarement s'épanche. Il est représenté comme un personnage ayant établi une complicité domestique avec elle. De ce roman familial émerge en creux le portrait psychique et moral du fils, proche idéologiquement de son père et admiratif de la force de caractère de sa mère. Ses douleurs et sentiments de culpabilité, ses questionnements déclenchent une sorte d'enquête intime et historique concernant la branche paternelle et la branche maternelle de son patronyme espagnol : Altarriba Ordoñez.

LA FABRIQUE DU ROMAN GRAPHIQUE

Antonio Altarriba, écrivain, scénariste, universitaire professeur de littérature française, théoricien du neuvième art, a choisi le roman graphique pour raconter ses parents et, partant, l'histoire de son pays. Il a choisi la bande dessinée pour sa physicalité, sa séquentialité expressive, la visualité graphique qu'elle est apte à conférer à ce qui aurait pu rester à l'état de récit littéraire, où la part visuelle est laissée à l'imaginaire du lecteur. Aussi finement qu'une partition musicale ou un texte de théâtre à jouer, il a écrit un

scénario ciselé et didascalique qui décrit de façon très méticuleuse la mise en images souhaitée, mais il reste au bord de celle-ci, laissant à Kim, interprète graphique virtuose et exclusif, sans qui rien ne serait, le soin de donner une corporéité au récit. Le binôme fonctionne à merveille : la conception finement pensée au départ par Antonio Altarriba et la réalisation graphique de Kim produisent une œuvre d'art.

Les deux auteurs, dont les parents respectifs ont subi la répression franquiste, sont des acteurs essentiels du renouveau de la bande dessinée espagnole des années 80 du siècle dernier, transgressive, abolissant volontiers la frontière entre érotisme et pornographie, entre le neuvième art et tous les autres. Une bande dessinée somme toute impatiente et avide d'expériences et d'expérimentations, après quarante années de censure franquiste ! Le scénariste Antonio Altarriba, nourri de culture et de BD françaises, est aussi fin connaisseur des bijoux de la bande dessinée espagnole. Kim est maître en satire *underground*, entre autres dans sa série *Martínez el Facha*. Ils ont mis en symbiose les atouts du sobre art de conter franco-belge et de la transgressive bande dessinée espagnole.

Kim renouvelle son style pour l'occasion et nous surprend par une griffe qui dose subtilement la caricature et le réalisme. Il convoque une ample gamme de procédés visuels propres à la bande dessinée pour guider le lecteur et lui signaler très exactement comment il doit appréhender un personnage ou une situation. Le dessin, le plan choisi, le dialogue, la mise en scène permettent de décoder très facilement quel regard, critique ou sévère, admiratif ou bienveillant, vient

structurer le discours visuel. Au passage, le portrait furtif du roi émérite Juan Carlos I^{er}, qui fait tant parler de lui dans l'actualité, alors jeune prince inféodé à Franco, ne le montre pas à son avantage. Il en va de même pour toute une galerie de figures d'autorité considérées comme problématiques, voire abusives, prêtres, militaires, politiques ou responsables de résidences du troisième âge, publiques ou confessionnelles.

À la précision du scénario répond un graphisme singulier et méticuleux. Un trait de contour, relativement épais mais régulier, enveloppe, « silhouette » et circonscrit chaque forme – personnage, décor, élément du paysage. Un fourmillement de hachures, points, formes en arabesques donne corps, volume, profondeur et mouvement aux figures et décors. Les aplats de noir et blanc et les camaïeux de gris créent un univers qui rappellerait certaines atmosphères filmiques des années 1950, si elles n'étaient revisitées par un trait *underground*, mâtiné de divers styles graphiques qui vont du dessin satirique au réalisme documentaire de la ligne claire. L'histoire de ces deux êtres de papier qui nous est racontée est à pleurer, mais le rire n'est jamais loin. L'humour et ses infinies nuances, qui vont de la drôlerie à l'ironie cruelle, manifestées par le texte et les images, ponctue le récit, désamorce le drame et conjure la mort ou la déshumanisation – comme la scène truculente du salon de coiffure improvisé dans le camp de concentration de Saint-Cyprien, par lequel est passé Antonio père. L'autodérision qui permet de rire de soi dans les situations les plus dramatiques de l'existence est bien présente. L'humour grave hispanique transpire et fait

respirer le récit, revu et corrigé par la bande dessinée, mélangeant l'esprit de Lazarillo de Tormes, héros du tout premier roman picaresque espagnol, ceux de Carpanta, le personnage éternellement affamé de la BD de José Escobar Saliente, de Max Estrella, le poète aveugle de la pièce *Lumières de bohème*, et celui du magazine ibérique de BD satirique *Makoki*.

Au-delà de la technique graphique et romanesque et du sens littéral, un univers foisonnant de métaphores visuelles se déploie sous nos yeux au fil des relectures. Matérialisées par des mots ou des objets que le trait de Kim met en valeur, ces figures allégoriques donnent du souffle au récit et créent les conditions d'une dialectique visuelle, vitale à la démonstration de chacun des récits. Ainsi, dans *L'Art de voler*, des métaphores filées incarnées, d'une part, par le surgissement de murs, de l'autre, par des moyens de locomotion – voiture, camionnette mais aussi espadrilles – sont mises en tension. Antonio père ne cesse de se confronter à toutes sortes de murs, dessinés avec un soin méticuleux, murs qu'il arpente, abat ou enjambe, tel un Tintin anarchiste en mal d'aventures. Pour passer ces obstacles, rien de tel que la voiture ailée ou, dans un autre registre, les espadrilles de Durutti, icône anarchiste, les deux jouant le rôle des bottes de sept lieues libératrices. En fin de compte, Antonio père brûlera sa voiture ailée et les espadrilles de Durutti et les troquera contre des charentaises ridicules, façon Boucq, qu'il déposera sur le rebord de la fenêtre avant de prendre son dernier envol, le suicide. Ailleurs, Antonio a une vue en plongée sur une bouche d'égout, tapissée de briques soigneusement dessinées,

dans laquelle se trouve Ramón, un ancien camarade anarchiste. Cette vue symbolise la défaite des idéaux et la soumission-aliénation au franquisme, qualifiée de « suicide idéologique » dans le roman graphique.

L'EXPÉRIENCE DE L'HISTOIRE

À travers chacun des itinéraires reconstruits et imaginés dans *L'Art de voler* et *L'Aile brisée*, c'est l'histoire du XX^e siècle espagnol qui défile. Si la bande dessinée était un tissu ou, mieux, une tapisserie, notre diptyque serait un équivalent contemporain de la « tapisserie de Bayeux », document d'histoire et œuvre d'art. Mais cela ne suffirait pas à le qualifier. La bande dessinée a conquis de nouveaux genres et registres et elle peut, en son sein, raconter en images et simultanément l'intime et l'aventure, embrasser l'individuel et le collectif. L'introspection familiale se mue en travail de mémoire sur l'histoire du XX^e siècle, pour les deux auteurs et pour le lecteur. Ces deux tomes méthodiquement tressés et raccordés entre eux tissent « les fils de trame » de l'histoire individuelle avec les « fils de chaîne » de l'Histoire. La confection de ce tissu narratif a des implications aussi bien éthiques que politiques.

L'enfance en milieu rural, très dure, tant d'Antonio père que de Petra s'est déroulée sous la dictature de Primo de Rivera et la monarchie d'Alphonse XIII. La vie communautaire, avec ses règles, ses rituels et son esprit d'entraide ne compense pas les préjudices causés par une société rurale régie par le caciquisme, mode de gouvernement résolument frauduleux en cours lors de la Restauration des Bourbons en Espagne (1874-1931), l'obscurantisme religieux et une organisation patriarcale dont

Antonio, contrairement à Petra, n'accepte pas l'emprise. Tous deux vont traverser le XX^e siècle espagnol, la Seconde République, la guerre civile, le franquisme, l'Espagne démocratique contemporaine. J'oserais affirmer que ces deux récits sont épiques chacun dans son genre : la vie d'Antonio père, tel un Ulysse dégradé, est racontée comme une odyssée au dénouement funeste. La vie de Petra, fée du logis ou matrone, avatar de Cendrillon, relèverait, quant à elle, d'un héroïsme du quotidien.

Antonio est né en 1910 à Peñaflor, petite bourgade aragonaise, dans une famille de paysans pauvres. Son odyssée commence à son arrivée à Saragosse au moment de la proclamation de la Seconde République en 1931. Tel un Gavroche au bras levé et au poing fermé, il clame « À bas les murs ! », ce qui marque le début de son engagement anarchiste. Il rejoint le camp républicain durant la guerre civile (1936-1939) et combattra sur le front aragonais. Son siècle croise ensuite l'histoire française, il vivra la *Retirada*, l'exil des républicains qui passent la frontière pour se retrouver dans des camps de concentration improvisés à même la plage ; pour lui, ce sera Saint-Cyprien. Il vivra l'Occupation allemande, la Résistance et l'après-guerre dans une France indifférente au sort de ces Espagnols qui ont aidé à combattre le nazisme. L'épopée républicaine espagnole, entamée en 1931, se termine en queue de poisson, alors qu'il n'y a plus d'espoir que les puissances alliées viennent en aide à l'Espagne républicaine pour renverser Franco. Pour Antonio, le retour d'exil se fera en 1949, début d'un second exil, plus douloureux, intérieur, illuminé tout de même

par la paternité et l'éducation de ce fils qu'il faut préserver de l'endoctrinement franquiste. Une nouvelle société est observée à la loupe, société rongée par les abus de pouvoir, la corruption, le marché noir et les comportements cyniques. Ce récit de bande dessinée qui s'appuie sur une documentation riche, composée de sources historiographiques et visuelles ainsi que de témoignages recueillis – les écrits du père et sa parole –, conduit à une mise en perspective historique de l'expérience individuelle.

L'Aile brisée raconte une autre histoire de l'Espagne, moins explorée et moins visible. D'une façon générale, les sources disponibles sont ici plus maigres et l'effort d'imagination plus grand. Antonio Altarriba Ordoñez a dû mener l'enquête auprès de membres de la branche maternelle de sa famille encore en vie pour exhumers certains pans de la vie de sa mère, comme les épisodes les plus traumatiques (le bras cassé par son père, le viol). Mais il est resté une part de mystère, à laquelle s'ajoute l'épisode historique autour de la mort du général Juan Bautista Sánchez, représentant de la branche monarchiste s'opposant de l'intérieur à Franco, la scénariographie choisissant ici la vraisemblance historique, à défaut de sources accessibles et de travaux historiques fiables. *L'Aile brisée* redonne voix à d'autres vaincus, moins connus, du franquisme.

Petra est née en 1918, dans un village de Castilla y León, Pozuelo, dans une famille modeste à la dérive après le décès de la mère, morte en couches. Comme de nombreuses femmes, Petra connaît l'exode rural, se sacrifie pour les siens, se débrouille pour garder la tête haute et une

certaine dignité. Dès son plus jeune âge, elle se perfectionne dans l'art du travail domestique. Elle se met au service des autres : aidante au chevet de son père mourant, gouvernante d'une famille bourgeoise, mère du petit Antonio, standardiste dans la maison de retraite des Hermanitas de los Pobres. Petra, dure comme la pierre, cette pierre avec laquelle son père a failli la tuer, a totalement intériorisé un modèle de soumission de la femme à l'homme, modèle dans lequel elle évolue et se réalise malgré tout en tant que femme, dans les limites d'une religiosité quasi morbide, castratrice et inhibitrice. Contrairement à son mari, elle est combative et jamais ne se laisse abattre, affichant une maîtrise de soi et une sérénité qui lui permettent de se projeter dans l'action pratique. Une attitude vitale. Elle déploie, dirions-nous avec nos mots actuels, une capacité organisationnelle et logistique enviable. Elle ne veut pas être considérée comme une victime ou comme une invalide. Son image est souvent lumineuse, aux antipodes de la femme acariâtre, de la grenouille de bénitier dont *L'Art de voler* nous avait laissé le souvenir.

Kim ajuste son coup de crayon et nous rend une image démultipliée de Petra. Au fil des pages, le lecteur découvre une charmante enfant, une jeune fille séduisante, une fiancée, puis une épouse, une mère éducatrice et aimante, une femme âgée, une agonisante. Sa maternité, son appétence pour le travail domestique et son inappétence pour le sexe, sa religiosité excessive, ses amitiés, sa propension à se mettre au service des autres même s'ils ne le méritent pas, deviennent des thèmes dignes d'intérêt et un objet d'étude socio-historique.

Grâce à *L'Aile brisée*, Petra devient un sujet de plein droit, ce qu'elle n'était pas dans le tome 1. Et ce qui symbolise le mieux son identité comme sujet, c'est son bras cassé qui devient « aile brisée ». Kim, du début à la fin du tome 2, dessine et redessine ce bras cassé et corrige lorsqu'il oublie de le dessiner correctement, comme pour réparer la cécité première de *L'Art de voler* où elle apparaît sans cette invalidité. Ce bras cassé sera sa croix et sa force, variante de la jambe cassée du proverbe espagnol cité dans le *Don Quichotte* de Cervantès qui déclare sentencieusement que l'honnête femme mariée doit rester à la maison avec la jambe cassée (« *La mujer honrada y casada en casa con la pata quebrada* »), équivalent de « La femme aux fourneaux ! » français. Si Antonio peut prendre son envol, son aile brisée ferme à Petra les portes de la conscience politique. Ce bras cassé est aussi symbole d'une intériorité sur laquelle le fils n'a pas de prise. Enfin, la cécité familiale renvoie à une cécité collective, un impensé anthropologique à l'endroit des femmes et dont Petra est une incarnation. Avec *L'Aile brisée*, le lecteur se trouve au cœur d'un système patriarcal, exacerbé en Espagne par une histoire propre et par le franquisme, qui a fait de l'asymétrie générique un principe fondateur et une valeur cardinale. Le registre romanesque, bien plus sûrement qu'un discours militant, décortique les mécanismes intimes, en premier lieu la culpabilité féminine – pour Petra, liée au fait que sa mère est morte en la mettant au monde –, ainsi que les facteurs socio-politico-économiques qui ont présidé au cantonnement de la femme à la sphère privée.

Le regard porté sur la vie de Petra et d'Antonio est contemporain, influencé par les nouveaux intérêts historiographiques et mémoriels pour les oubliés de l'Histoire, les subalternes, pour tout ce qui n'a pas de place dans les livres d'histoire, y compris le privé et l'intime, revendiqués comme éminemment politiques. En tissant les fils d'une histoire familiale et de la grande Histoire, les deux auteurs rendent un hommage posthume aux parents d'Antonio Altarriba Ordoñez, qui ne peuvent plus passer sous les radars de la mémoire collective. À travers le récit de leurs itinéraires singuliers, Altarriba et Kim sortent de l'anonymat et de l'indifférence historique les Espagnols de l'ombre. Le geste est très fort. Pour abattre les murs de l'oubli, les deux auteurs ont édifié un autre mur créatif, composé de petites cases, d'images, autant de bulles de mémoire qui remontent à la surface de notre actualité.

Viviane Alary

Professeure des Universités, hispaniste,
Université Clermont-Auvergne

Directrice de l'équipe « Écritures et interactions sociales » du laboratoire du CELIS (Centre de recherches sur les littératures et la sociopoétique), coordinatrice du projet européen sur la bande dessinée ibéro-américaine iCon-MICS (Investigation on Comics and Graphic Novels in the Iberian Cultural Area), coresponsable de la plateforme PACE (Plataforma académica sobre el cómic en español), Viviane Alary est également auteure et coordinatrice de plusieurs ouvrages académiques sur la bande dessinée.

L'ART DE VOLER

ANTONIO ALTARRIBA / KIM

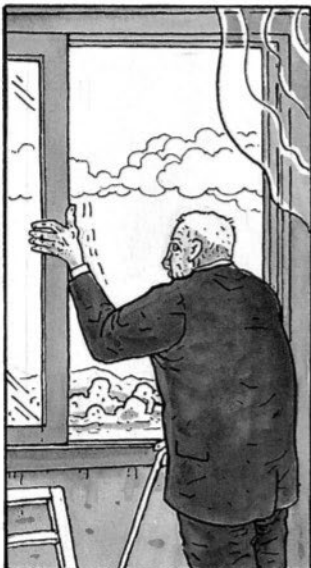
L'ART DE VOLER







AINSI, JE CONTERAI LA VIE DE
MON PÈRE À TRAVERS SES YEUX,
MAIS DE MON POINT DE VUE.



JE PEUX DONC CERTIFIER QU'IL SE
SUICIDA DE CETTE MANIÈRE.



JE PEUX ÉGALEMENT AFFIRMER
QU'EN APPARENCE CELA PRIT QUELQUES
SECONDES...



... MAIS QU'IL MIT EN FAIT QUATRE-VINGT-DIX ANS
À TOMBER DU QUATRIÈME...





3^e ÉTAGE 1910-1931

LA VOITURE EN BOIS

MON PÈRE, QUE JE SUIS DÉSORMAIS, NE GARDE PAS DE BONS SOUVENIRS DE SON ENFANCE. IL QUITTA L'ÉCOLE À HUIT ANS POUR TRAVAILLER AUX CHAMPS.

ET QUAND VOUS AUREZ FINI DE LABOURER LE VÔTRE, VOUS METTREZ LA CHARRUE À LA LISIÈRE DU CHAMP VOISIN POUR GRAPPILLER QUELQUES SILLONS...



MON GRAND-PÈRE, À PRÉSENT MON PÈRE, NE PENSAIT QU'À ACCROÎTRE SES MAIGRES PROPRIÉTÉS. MES ONCLES, MAINTENANT MES FRÈRES, LE RESPECTAIENT, OU PLUTÔT LE CRAIGNAIENT... TOUJOURS EST-IL QU'ILS LUI OBÉISSAIENT AVEUGLÈMENT.

ET SI LE VOISIN LE VOIT ET QU'IL SE PLAINT... ?



MOI, QUI SUIS DEVENU UN MOI UNIQUE, JE NE ME SUIS JAMAIS PLU DANS CETTE MAISON. SANS MA MÈRE, JE N'AURAIS PAS CONNU L'AFFECTION FAMILIALE.

QUELLE QUESTION IDIOTE!

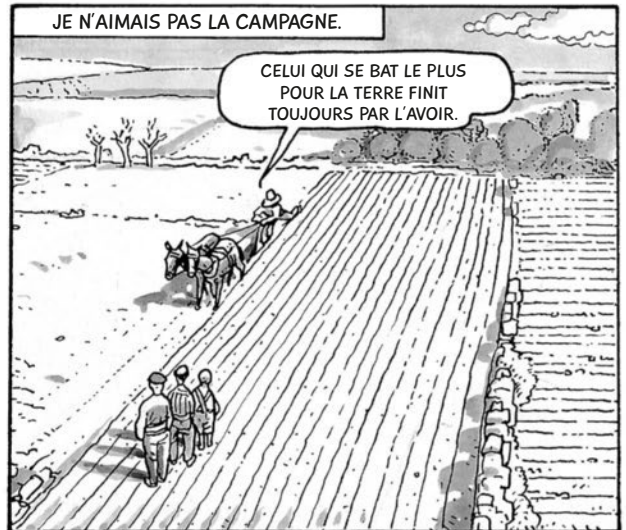
IL FAUT TOUT NIER EN BLOC ET DÉFENDRE LES DEUX SILLONS COMME S'ILS ÉTAIENT À TOI... AVEC CONVICTION, À COUPS DE FUSIL S'IL LE FAUT...

SPLAF!



JE N'AIMAIS PAS LA CAMPAGNE.

CELUI QUI SE BAT LE PLUS POUR LA TERRE FINIT TOUJOURS PAR L'AVOIR.



PAS D'INTÉRÊT POUR LES RACINES FAMILIALES, NI POUR LE TRAVAIL AGRICOLE...

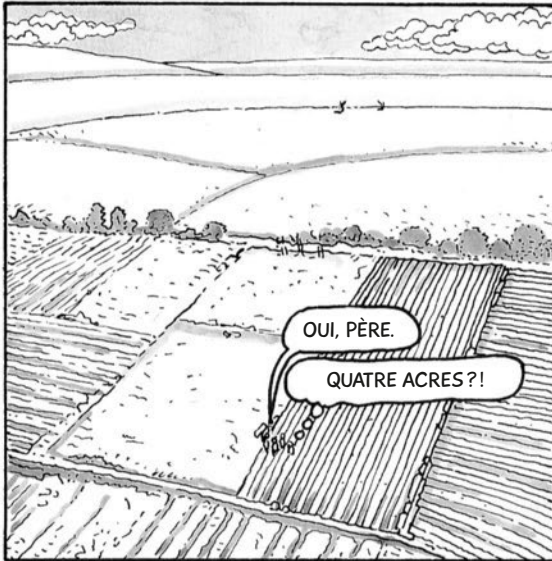
ENFIN MIGUEL! TU CROIS QUE LES VOISINS OSERONT DIRE QUE CES SILLONS NE SONT PAS À NOUS?



... ENCORE MOINS POUR LA SATISFACTION DE POSSÉDER DE LA TERRE.

AVANT DE MOURIR, J'AIMERAIS QUE VOUS AYEZ GAGNÉ ENCORE DIX ACRES POUR LA FAMILLE. TOI, JULIÁN, TU EN PRENDRAS TROIS. TOI, MIGUEL, TROIS AUSSI. ET ANTONIO EN GRATTERA AU MOINS QUATRE...



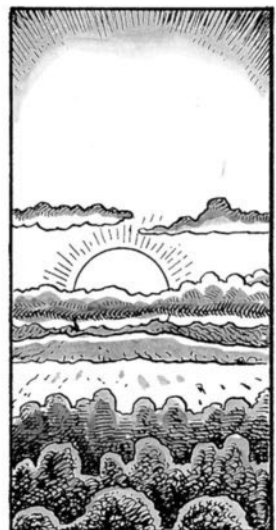




* PEÑA, GROSSE PIERRE; FLOR, FLEUR (NDT).







AU DÉBUT, ILS N'ÉTAIENT PAS NOMBREUX...
D'AUTRES SUIVIRENT... ILS FINIRENT PAR
ENCLÔSER CHAQUE PROPRIÉTÉ, CHAQUE
PARCELLE, CHAQUE ARBRE, CHAQUE
BUISSON...

ON DIRAIT LA MURAILLE
DE CHINE, LES MONGOLS
VONT PAS TARDER À NOUS
ENVAHIR.

C'EST TOI,
LE MONGOL... C'EST
POUR S'EMMERDER
LES UNS LES AUTRES.



PEÑAFLORES S'AJOUTA À LA LISTE BIENTÔT
INTERMINABLE DES VILLAGES QUI CLÔTURAIENT
LES CHAMPS...



CERTAINS N'HÉSITANT PAS À DÉPLACER LES MURS LES
MOINS SOLIDES POUR ÉLARGIR LEUR DOMAINE, D'AUTRES
LES RENFORÇAIENT AU POINT D'EN FAIRE
DES CITADELLES.

GROUILLE-TOI, MIGUEL!
FAUT QU'ON AIT FINI AVANT
LE JOUR!



MOI ET LES AUTRES GAMINS DE MON ÂGE, ON NOUS
PRIVAIT DE VUE.

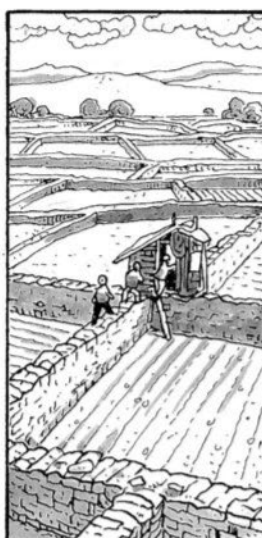
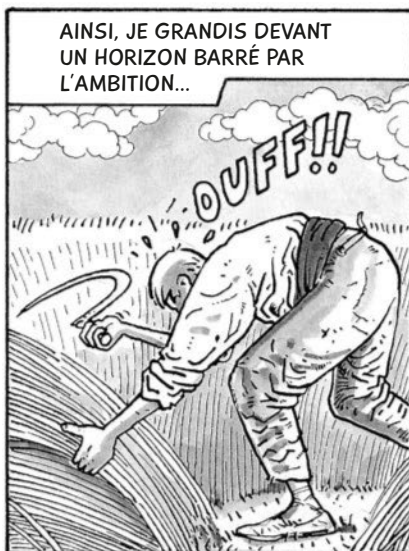


D'AUTANT QUE LES MURS POUSSAIENT BIEN PLUS VITE
QUE NOUS.

TU VOIS QUOI?

JUSTE
LE MUR
SUIVANT.





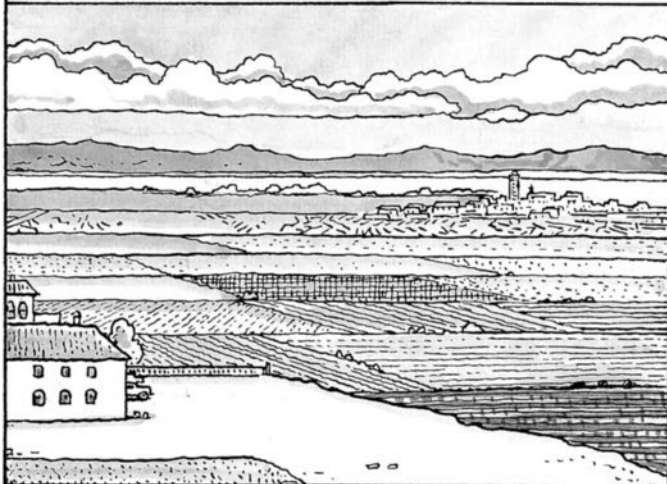








... AINSI, TANDIS QUE LA GUERRE DES CLÔTURES CONTINUAIT AU VILLAGE, LES TERRES DE DON JACINTO S'ÉTENDAIENT SANS FIN...



... MAIS LE PARTAGE DE LA MISÈRE NE PRODUIT QUE DE LA MISÈRE...

PENDANT QUE T'ÉTAIS À SARAGOSSE, ON A DÉCIDÉ DE PARTAGER LES TERRES DE LA FAMILLE. MIGUEL ET MOI, ON A DÉJÀ CLÔTURÉ LES NÔTRES. VU QUE T'ES LE CADET, T'EN AS MOINS QUE NOUS ET ELLES SONT UN PEU ÉPARILLÉES...

TU TE DÉPLACERAS PLUS, MAIS TU POURRAS DIVERSIFIER LES CULTURES... T'AS SEPT PETITS LOPINS, TRÈS BIEN SITUÉS...



PÈRE EST D'ACCORD... TU SAIS CE QU'IL PENSE DE LA TERRE... IL FAUT SE BATTRE POUR ELLE... LA DÉFENDRE... ET TOI, TU N'ÉTAIS PAS LÀ...

MÈRE NE VOULAIT PAS QU'ON LA PARTAGE, MAIS ON A RÉUSSI À LA CONVAINCRE...



POURQUOI TU LUI DONNES DES EXPLICATIONS?



HONTEUX DE MA FUGUE RATÉE À SARAGOSSE, JE PASSAI DES SEMAINES SANS OSER ME MONTRER SUR LA PLACE DU VILLAGE.

EH, ANTONIO! VIENS NOUS RACONTER COMMENT C'ÉTAIT, EN VILLE...!

JE CROIS QU'IL A FAIT FORTUNE DANS LE TRANSPORT DE MEUBLES...!

VOILÀ LE CHAMPION DU LEVER DE LITS!

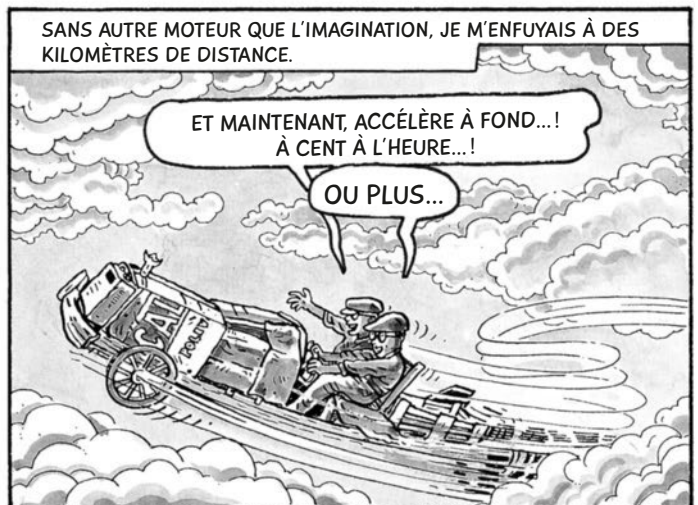


TOUT CONTRIBUAIT À ME CHASSER DE LA CAMPAGNE...



... MAIS JE N'AVAIS NULLE PART OÙ ALLER...

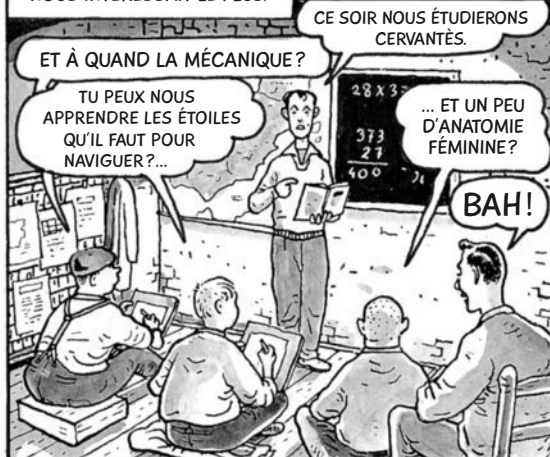




MON COUSIN JOSÉ, QUI ÉTAIT LE PLUS MALIN DE LA BANDE ET AVAIT FRÉQUENTÉ L'ÉCOLE JUSQU'À QUATORZE ANS, SE CHARGEA DE NOUS FAIRE COURS. IL FAISAIT OFFICE D'INSTITUTEUR, LE MÉTIER QU'IL AURAIT VOULU EXERCER.



LE SOIR, APRÈS LES TRAVAUX DES CHAMPS, NOUS APPRENIIONS LES BASES ET, À DÉFAUT DE CONNAISSANCES PLUS POUSSÉES, NOUS IMAGINIONS LE RESTE, C'EST-À-DIRE CE QUI NOUS INTÉRESSAIT LE PLUS.



CERTAINS D'ENTRE NOUS S'EFFORÇAIENT DE DÉCHIFFRER DES LIVRES COMME S'ILS CONTENAIENT LES CLÉS D'UNE NOUVELLE EXISTENCE...



... D'AUTRES PRÉFÉRAIENT LE RÊVE ÉVEILLÉ...



... OU SE CONTENTAIENT DE RÊVER EN DORMANT...



... D'AUTRES, ENFIN, CAPITULAIENT



NOUS VIVIONS DES NUITS MAGIQUES, LA FATIGUE MENAIT À LA RÊVERIE. LE CHARME DURAIT JUSQU'À CE QUE LA JOURNÉE NOUVELLE NOUS RAMÈNE, ÉPUISÉS ET À PEINE PLUS CULTIVÉS, À LA RÉALITÉ.



MAIS TOUT N'ÉTAIT PAS QUE TRAVAIL ET ÉTUDE. IL Y AVAIT AUSSI, BREF ET INTENSE, UN TEMPS POUR S'AMUSER.



NOUS ATTENDIONS AVEC IMPATIENCE LES FÊTES DU VILLAGE, À LA SAINT CÔME ET À LA SAINT DAMIEN. PENDANT QUELQUES JOURS, ON OUBLIAIT LES VIEILLES QUERELLES ET TOUT ÉTAIT PERMIS.



C'ÉTAIT UN MOMENT DE JOIE ET DE RENCONTRE ENTRE VOISINS, DE RÉOLUTIONS MATRIMONIALES ET DE SEXUALITÉ CACHÉE.



ATTENDS QUE JE LA BRICOLE UN PEU, CETTE VOITURE, ET ELLE ATTEINDRA LES CENT VINGT, CENT TRENTE.

FILE-MOI ÇA, POCHETRON...!

DEPUIS QUELQUES ANNÉES, J'AVAIS UNE RELATION SPORADIQUE ET RELATIVEMENT CLANDESTINE AVEC CASILDA.



CASILDA TE FAIT DIRE DE LA REJOINDRE TOUT DE SUITE OÙ TU SAIS...

APRÈS M'ÊTRE MAINTES FOIS COGNÉ À SA «PIERRE», J'AVAIS APPRIS À APPRÉCIER SA «FLEUR».



ON NE FAISAIT PAS L'AMOUR, MAIS ON FAISAIT CE QU'ON POUVAIT.



ET ÇA, TU AIMES ?

OUI...
OUI...
VAS-Y...





TU M'AIMES, ANTONIO ? ON
DEVRAIT SONGER À L'AVENIR...
ÇA FAIT LONGTEMPS QU'ON
SE VOIT EN CACHETTE ET TU
NE DIS JAMAIS RIEN...

BIEN SÛR QUE
JE T'AIME...
MAIS JE SUIS
UN CRÈVE-LA-
FAIM... J'AI RIEN
À T'OFFRIR...



QUAND ON AIME,
ON PEUT...



JE COMPRIS QUE JE NE LA REVERRAIS PAS... JE FUS PRIS D'UNE ÉNORME RAGE CONTRE LE MONDE ET MOI-MÊME...



JE REFUSAIS DE SAVOIR CE QU'ELLE ÉTAIT DEVENUE...
POUR NE PAS M'EN VOULOIR DE MA STUPIDITÉ... POUR NE PAS ALIMENTER MA
JALOUSIE... MAIS IL N'Y A PAS DE SECRETS AU VILLAGE... MÊME SI ON S'EFFORCE
DE LES IGNORER...

PASSE-MOI LA CLÉ ANGLAISE...
T'ES AU COURANT POUR
LA CASI ?

NON... JE VEUX
PAS SAVOIR...



CASILDA ALLA TRAVAILLER À SARAGOSSE.
EN QUELQUES MOIS, ELLE TROUVA UN FIANCÉ
ET SE MARIA... ELLE NE TARDA PAS
À M'OUBLIER...

LA CLÉ ANGLAISE,
JE T'AI DIT, PAS LE
TOURNEVIS...
OÙ T'AS LA TÊTE...
OU LA QUEUE... ?
CE QUI REVIENT AU
MÊME, DANS
TON CAS...



JE N'AVAIS PLUS QUE L'AMITIÉ DE BASILIO
ET LES RÊVES IMPOSSIBLES QU'ON
CONTINUAIT À NOURRIR...

BON, BEN
ÇA Y EST...

TU CROIS QUE ÇA VA
MARCHER, AVEC LE
MOTEUR DU GÉNÉ-
RATEUR?

LES AUTOS ONT
UN MOTEUR À
ESSENCE.

T'Y CONNAIS RIEN!
IL Y A DES VOITURES
ÉLECTRIQUES. ENFIN,
Y EN AURA
BIENTÔT...



BON, LE MOMENT EST
 VENU... ENVOIE LES GAZ!

(VAS-Y...



ÇA MARCHE!

ÉVIDEMMENT... PASSE
LA VITESSE ET
DÉMARRE...

VRRMMMM

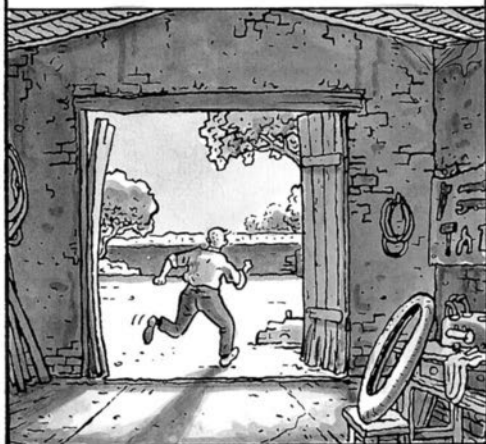


ET ALORS?

ILS M'ONT DIT QUE DES « SPÉCIALISTES » VIENNENT EXPÈS DE SARAGOSSE POUR LES RÉPARER... ILS M'ONT VIRÉ... TRÈS POLIMENT, HEIN...



JE SAVAIS QUE BASILIO TRAMAIT QUELQUE CHOSE... CET APRÈS-MIDI-LÀ, NE LE TROUVANT PAS DANS NOTRE GARAGE, J'EUS UN MAUVAIS PRESENTIMENT...



AH LE COUILLON...! IL L'A FAIT...!
IL A VOLÉ L'HISPANO-SUIZA...!
MAIS... IL ROULE BEAUCOUP
TROP VITE...!



BASILIO RÉUSSIT À VOLER...



... PENDANT QUELQUES SECONDES...



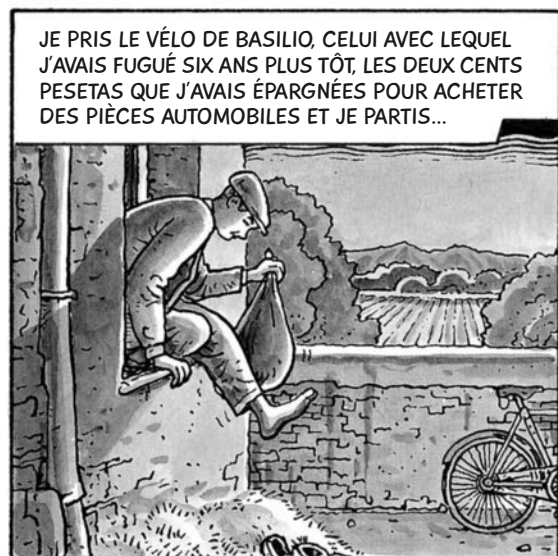
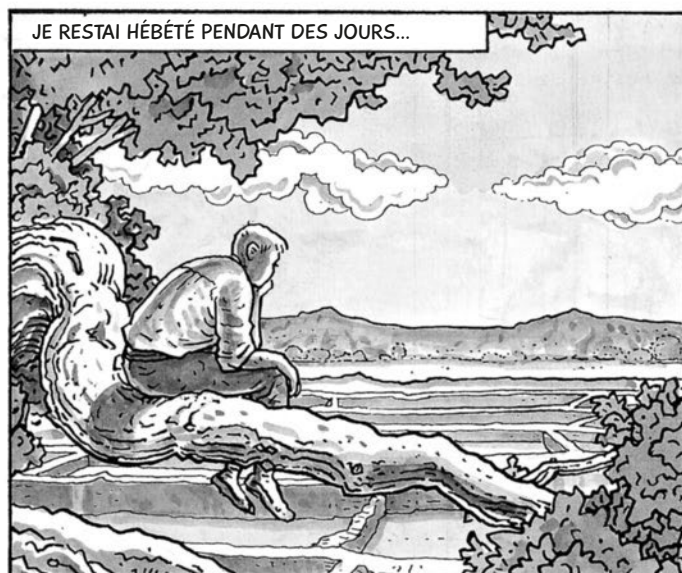
BASILE...!



OUILLE!!





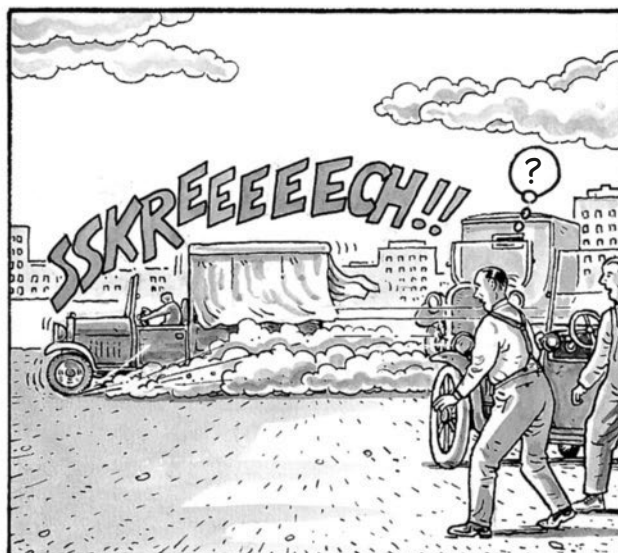
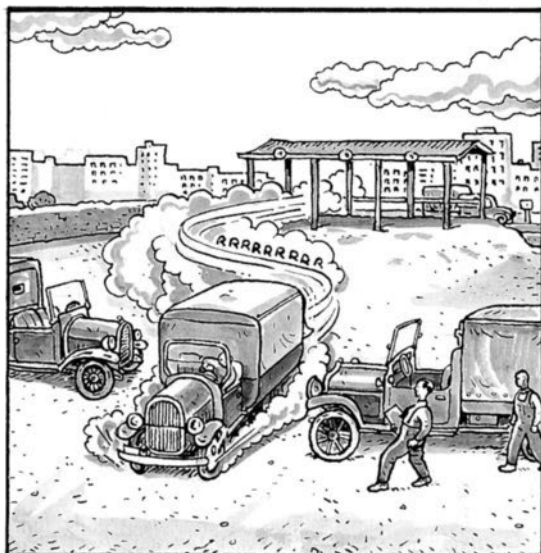




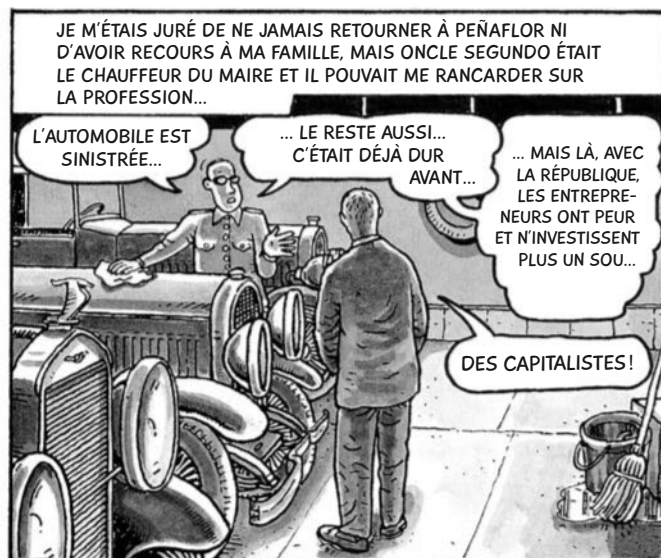
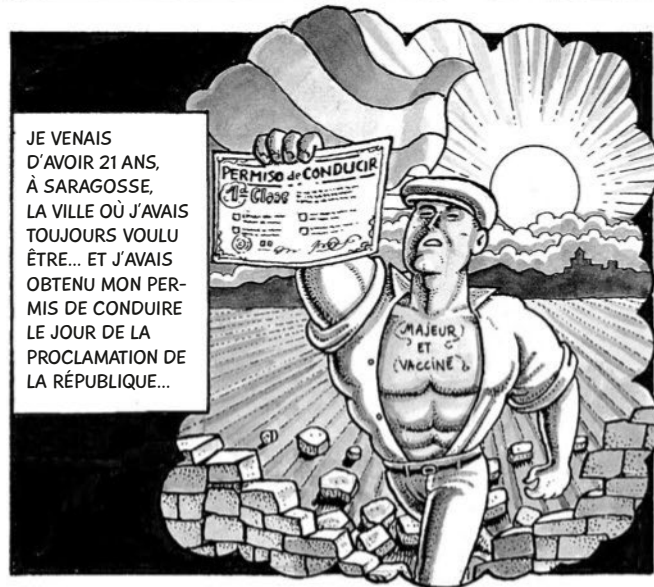
2^e ÉTAGE 1931-1949

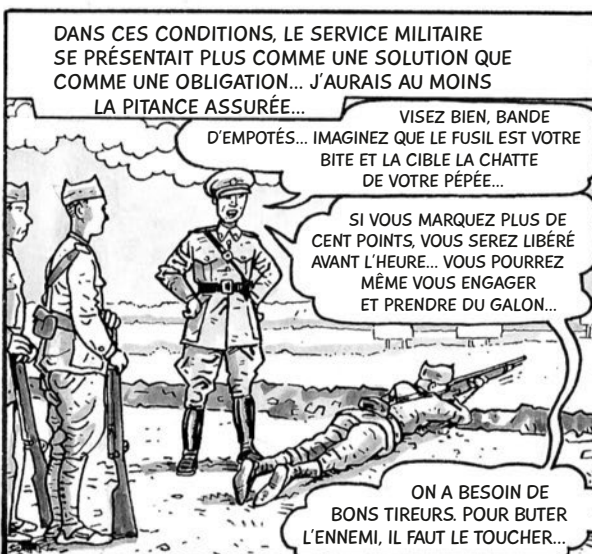
LES ESPADRILLES DE DURRUTI













ANTONIO ALTARRIBA

est né à Saragosse. Écrivain, scénariste, professeur de littérature française à l'université du Pays basque, il se passionne pour la narration graphique. En 2010, *L'Art de voler*, son premier graphic-novel avec le dessinateur Kim, décroche le Premio Nacional de Cómic espagnol et le fait entrer de plain-pied dans la cour des classiques de la bande dessinée. Position qu'il confirme cinq ans plus tard avec *Moi, assassin*, premier volume d'une trilogie réalisée avec le dessinateur Keko, qui obtient en France le Grand Prix de la critique 2015 de l'ACBD. En 2016, *L'Aile brisée* conclut le diptyque consacré à ses parents rassemblé dans ce volume. En 2021 paraît *Moi, menteur*, qui complète, après *Moi, fou*, publié en 2018, sa « Trilogie du Moi » avec Keko.



KIM de son vrai nom Joaquin Aubert i Puig-Arnau est né à Barcelone. En 1977, il crée pour l'hebdo satirique *El Jueves* (Le Jeudi) le personnage de Martinez El Facha, caricature de l'Espagnol d'extrême droite, dont les mésaventures donneront lieu à une vingtaine d'albums très populaires. Le succès international de *L'Art de voler* lui ouvre de nouveaux horizons et il accepte sans hésiter de replonger dans l'univers intime d'Antonio Altarriba pour *L'Aile brisée*. Encouragé par le succès du diptyque, il entreprend de raconter sa propre jeunesse de migrant espagnol dans l'Allemagne des années 1960. *Un rêve d'ailleurs* paraît en 2019 aux Éditions du Long Bec. Il travaille actuellement sur une adaptation graphique du *Fouché* de Stefan Zweig.